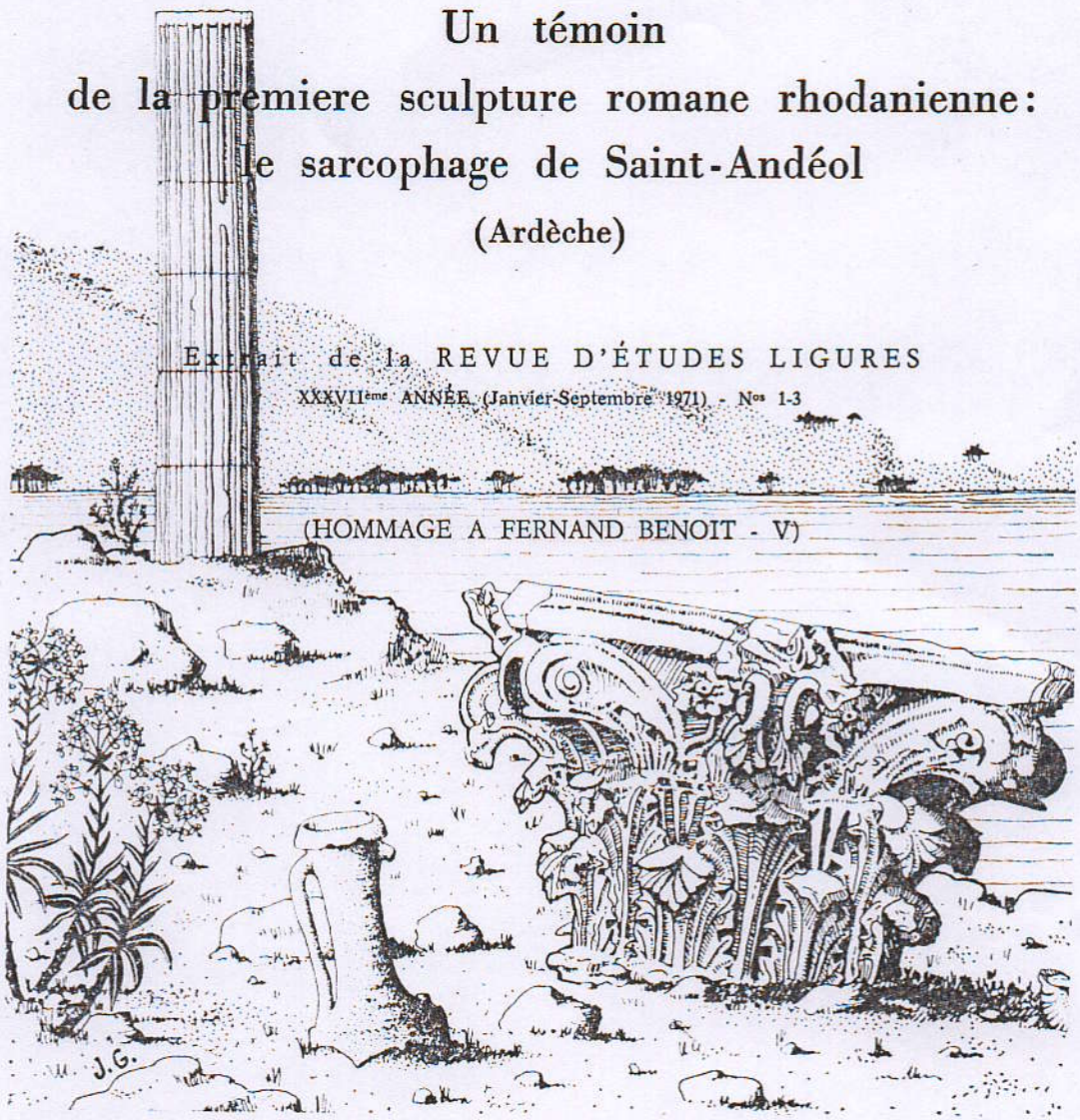
ROBERT SAINT-JEAN

Un témoin de la premiere sculpture romane rhodanienne: le sarcophage de Saint-Andéol (Ardèche)

Extrait de la REVUE D'ÉTUDES LIGURES
XXXVIIème ANNÉE (Janvier-Septembre 1971) - N°s 1-3

(HOMMAGE A FERNAND BENOIT - V)



INSTITUT INTERNATIONAL D'ÉTUDES LIGURES
BORDIGHERA
1973

PAROISSE DE BOURG St ANDEOL
D. DE VIVIERS

Un témoin de la premiere sculpture romane rhodanienne: le sarcophage de Saint-Andéol (Ardèche)

Le sarcophage antique, en marbre blanc, dissimulé jusqu'en 1968 sous l'autel de l'église de Bourg-St-Andéol (Ardèche) est un curieux exemple de réemploi d'une tombe païenne, au Moyen-âge, pour recevoir les restes vénérés de l'apôtre du Vivarais. Depuis la découverte de sa face chrétienne en 1860 par l'abbé Rouchier, il a fait l'objet de minutieuses descriptions et d'ingénieuses hypothèses de la part des archéologues et des historiens locaux (1). Ces derniers, soucieux avant tout d'étudier les origines du diocèse de Viviers, se sont attachés à démontrer qu'il s'agissait du sarcophage romain dans lequel aurait été enseveli, après son martyre, au IIIème siècle, le corps de St-Andéol (2). Miraculeusement « retrouvé » en 858 par l'évêque de Viviers Bernouin, ce monument aurait reçu peu après, sur sa face postérieure, un décor sculpté que l'on attribuait communément à l'époque carolingienne (3).

Seul, à la fin du siècle dernier, l'abbé Paradis, paléographe averti et pionnier de l'épigraphie vivaroise, avait très judicieusement observé que « si les détails sont d'une sculpture assez médiocre et même grossière », l'ins-

(1) Citons parmi les principaux: A. Marquet, *Notice historique sur l'église paroissiale de Bourg-St-Andéol*, Nyons, 1852; O. Mirabel, *St-Andéol et son culte*, Paris, 1868; J. Rouchier et J. Règne, *Histoire du Vivarais*, tome I, *Eclaircissements sur l'apostolat de St-Andéol*, pp. 556-568; A. Paradis, *L'église de St-Andéol*, dans *Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers*, 1886, pp. 5-19 et 1887, pp. 1-21; L. Maistre, *Un martyrium du IVème siècle à Bourg-St-Andéol*, dans *Revue de l'art chrétien*, 1906, p. 77; H. Courteault, *Le Bourg-St-Andéol*, Paris, 1909.

(2) C'est en particulier le cas de l'abbé Mirabel, *op. cit.*, p. 97. Il convient de souligner que le document narrant l'invention des reliques au IXème siècle ne précise pas si elles ont été découvertes dans ce sarcophage, ou si elles y ont été placées après. L. Maistre voit dans St-Polycarpe un *martyrium* datant du IVème siècle.

(3) En particulier J. Rouchier, *op. cit.*, pp. 567-68: « la date de cette ornementation est fournie par les caractères de l'inscription, le style des sculptures et le choix des ornements qui rappellent les formules les plus usitées de l'art byzantin du neuvième siècle »; E. Salin, *La civilisation mérovingienne*, t. 2, *Les sépultures*, p. 134: « le sarcophage de St-Andéol... retaillé et muni d'une inscription par les soins de l'évêque Bernouin entre 858 et 875 »; J. Charay, *Petite histoire du Vivarais*, p. 44: « la décoration de sa face chrétienne ne date que de l'époque carolingienne » (figure p. 33).

cription placée dans le cartouche central ne saurait remonter au IXème siècle: « les caractères paléographiques et la forme qu'elle affecte en vers hexamètres léonins nous reportent à une époque ultérieure » (1). Une étude directe et approfondie de la sculpture de ce monument pouvait seule lever le doute: oeuvre carolingienne ou romane?

Malheureusement, depuis un siècle, la face chrétienne du sarcophage de St-Andéol était pratiquement inacessible, cachée derrière les marches et les piles du maître-autel sous lequel il avait été déposé en 1868. Cette intéressante page de sculpture n'était connue que par quelques gravures peu fidèles (2) et par un médiocre moulage de la collection Didelot, à la Faculté des Lettres de Montpellier. La face antique, en revanche, n'avait pas cessé d'être visible derrière l'autel. La suppression de ce dernier, voici deux ans, a eu pour heureux effet de dégager le sarcophage de St-Andéol et de permettre son transfert dans le croisillon sud du transept où l'on peut désormais en admirer toutes les faces.

Cette nouvelle présentation, permettant la réalisation de photographies, nous a incité a reprendre l'étude de sa face chrétienne à la lumière des recherches récentes sur la sculpture romane et à proposer une date pour son exécution.

« Disciple » de St-Polycarpe, évêque de Smyrne, selon la légende hagiographique, le diacre Andéol aurait été martyrisé au début du IIIème siècle, sous le règne de Septime-Sévère, à *Bergoiata-le-haut*, sur la rive gauche du Rhône (3). Les Martyrologes nous apprennent qu'il aurait été le compagnon des saints Bénigne, Andoche et Thyrse dans leur mission d'évangélisation le long du Rhône et de la Saône. Après son supplice, son corps jeté dans le fleuve fut recueilli par une chrétienne du nom de Tullie qui l'ensevelit secrètement, non loin du fleuve, à *Bergoiata-le-bas* (l'actuel Bourg-St-Andéol), à l'endroit où s'élèvera plus tard l'église St-Polycarpe. Tels sont, très brièvement évoqués ici, les faits principaux rapportés par les *Acta sancti Andeoli* (4) d'après une *Passio* rédigée au début du IXème siècle, sans doute peu avant la découverte des reliques du saint (858), car elle n'y fait pas allusion. Le succès de la *Passio* et des *Acta Sancti Andeoli* fut tel qu'il incita, au milieu du siècle, l'évêque Bernouin à rechercher la tombe de

(1) A. Paradis, *op. cit.*, p. 15, qui rapprochait très justement cette inscription avec celle du prieuré de Chalon fondé entre 1108 et 1140.

(2) Cf. Mirabel, *op. cit.*, p. 148, n° 6; *Histoire du Vivarais*, t. I, p. 558.

(3) Bollandistes, *Acta Sanctorum*, t. I, *Die prima Maii* et *Actes de l'invention du corps de St-Andéol*, *Histoire du Vivarais*, pp. 645-646.

(4) Imprimés en 1625 au Bourg-St-Andéol, puis en 1680 par les Bollandistes. La légende de St-Andéol est, selon les Bollandistes, la plus récente. Si les saints Andoche, Thyrse et Bénigne sont nommés dans le Martyrologe de Bède au VIIIème siècle, le nom de St-Andéol n'apparaît que dans le Martyrologe de Florus au IXème siècle. Les Actes de St-Andéol doivent remonter à la même époque.

l'évangélisateur de son diocèse. C'est en 858 qu'il découvrit les précieuses reliques, selon un récit postérieur (Xème siècle?) qui constituait le préambule du « Livre des miracles du bienheureux Andéol » aujourd'hui perdu. L'épitaphe de l'évêque Bernouin, mort en 873, conservée encore dans l'église de St-Andéol, vient confirmer cette « invention »: « Ici se trouve le tombeau de l'évêque Bernouin qui découvrit le corps du bienheureux Andéol » (1).

Contrairement à ce qu'ont avancé les historiens du siècle dernier sur la foi d'un texte tardif — le « Verbal » de Mgr. de Suze —, ce sarcophage, de petites dimensions puisque destiné à un enfant de sept ans, n'est certainement pas celui dans lequel on découvrit en 858 le corps du martyr, mais plutôt celui dans lequel l'évêque Bernouin déposa les reliques après leur invention; tombeau antique qu'il pouvait avoir fait venir d'Arles selon un usage répandu pendant le Moyen-Age (2).

L'emploi de sarcophages à décor païen pour ensevelir le corps des saints et des martyrs, inconcevable durant les premiers siècles de l'Eglise, devenait à l'époque carolinginenne une pratique de plus en plus fréquente, et les Eros funéraires du tombeau du jeune Tiberius Valerianus, où l'on vit sans doute des anges, facilitèrent dans ce cas précis l'assimilation chrétienne! L'habile Bernouin fit de ce petit sarcophage de marbre précieux un reliquaire exposé à la vénération des fidèles. *Inventumque sanctus corpus, elevaverunt de sepulcro* précise le préambule du « Livre des Miracles »; ce texte laisse entendre qu'il y eut transfert, *elevatio*, des reliques, ce qui correspondrait à leur dépôt dans un tombeau visible. Le sarcophage prit donc place dans l'église St-Polycarpe, au-dessus de la sépulture primitive, ensuite dans la grande église dédiée à St-Etienne et St-Jean qui prit plus tard le vocable de St-Andéol (3).

---

(1) *Hic invenitur tumulos Bernuini episcopi qui invenit corpus beati Andeoli martiris et hanc domum et fundamentum erexit. Rexit ecclesiam Vivariensem annos XXIII et obiit pacifice Id. decimbris V.* Cf. A. Paradis, *Inscriptions chrétiennes du Vivarais*, dans *Bibiliothèque de l'Ecole des Chartes*. 1853, 3ème série, t. IV, pp. 595-597; Paul Deschamps, *Etude sur la paléographie des inscriptions lapidaires du Moyen-Age* (1929), pp. 17-18, a signalé l'intérêt de ce monument funéraire de l'époque carolingienne. Par ses entrelacs il a pu exercer une influence sur le décor du sarcophage de St-Andéol.

(2) F. Benoit, *Les sarcophages paléochrétiens d'Arles et de Marseille*, dans Supplément à *Gallia*, n° V, Paris, 1954.

(3) M. Aubert, *L'église de St-Andéol*, dans *Congrès Archéologique de France*, tenu à Valence en 1923, pp. 185-189. Selon une tradition mentionnée déjà dans une charte du XIIIème siècle, la consécration de l'église, reconstruite par l'évêque Léodegaire au début du XIIème siècle, fut faite le 28 février 1119 par le pape Calixte II. C'est semble-t-il à partir de cette époque quelle prit son nouveau vocable: cf. *Hist. du Vivarais*, p. 302 note 1; A. Paradis, *op. cit.*, p. 12. Comme c'était très souvent le cas lors des voyages pontificaux aux XIème et XIIème siècles, il est probable que le pape consacra alors non un édifice terminé mais simplement l'autel de l'église en construction: cf. R. Crozet, *Etude sur les consécrations pontificales*, dans *Bulletin Monumental*, 1946, pp. 5-46.

En l'absence de tout document concernant ce transfert et en précisant l'époque, nous sommes amenés à supposer un séjour assez long du sarcophage du martyr dans la chapelle St-Polycarpe; ceci à cause d'indices architecturaux et épigraphiques. L'église St-Polycarpe, en effet, avec sa crypte de plan tréflé, si caractéristique des chapelles funéraires de Provence, n'est pas d'époque carolingienne comme on l'a très souvent affirmé, mais d'époque romane (1). L'appareil layé des assises, les belles marques de tâcherons sur les piliers et les arcs suffiraient à le prouver: c'est une oeuvre de la première moitié du XIIème siècle. Du sanctuaire élevé en ce lieu par l'évêque Bernouin après la découverte de 858 il ne reste nulle trace, sauf peut-être quelques fragments d'entrelacs remployés dans la façade romane. Dans ces conditions, on comprendrait mal la reconstruction à l'époque romane d'un édifice de plan triconque, avec crypte, si celle-ci n'abritait plus depuis deux siècles le tombeau et les restes vénérables qui étaient sa raison d'être!

Mais il y a plus: l'abbé Paradis avait signalé en 1886 l'existence d'une inscription, un « graffite carolingien », dans l'un des deux escaliers qui font communiquer la crypte avec l'église: *Sancte Andeole, intercede pro nobis.* Or cette invocation, gravée à la pointe par un pélerin ou un tailleur de pierres ne saurait être antérieure au XIème siècle. La forme des caractères, les lettres D et E incluses, l'abréviation utilisée, la formule *sancte Andeole* enfin, en font une inscription incontestablement romane (2). Il faut donc admettre qu'à la fin du XIème siècle ou au début du XIIème siècle, le tombeau de St-Andéol se trouvait encore à St-Polycarpe où il était l'objet de la dévotion et des suppliques des fidèles. C'est à l'occasion de son transfert dans l'église St-Etienne, qui venait d'être restaurée, sinon reconstruite, par l'évêque Léodegaire dans les premières années du XIIème siècle, qu'il aurait reçu la longue inscription et le décor sculpté conforme aux données hagiographiques.

Historiquement, cet événement correspond à une relance du culte de St-Andéol par les évêques de Viviers à la fin du XIème siècle. L'un d'entre eux, Léodegaire, pontife particulièrement actif et prélat bâtisseur, construisit l'église romane que nous voyons encore et en 1108 y installa les chanoines de St-Ruf à la grande fureur du clergé séculier qui, à plusieurs reprises, au cours du XIIème siècle parvint à évidencer les chanoines de leur sanctuaire.

(1) Depuis Léon Maistre, qui faisait de St-Polycarpe un *martyrium* du IVème siècle, on a vu dans cet édifice de plan tréflé un sanctuaire mérovingien (cf. le tout récent *Dictionnaire des Eglises de France,* II C 23, qui répète cette erreur) ou carolingien. Ce dispositif, très ancien puisqu'on le trouve à la Trinité de Lérins à la Gayole, à St-Geniez-de-Dromon et à St-Pierre-de-Mouleyrès dans les Alyscamps, au VIème siècle, persistera à l'époque romane dans les chapelles cimétériales: Ste-Croix de Montmajour, la Baume-de-Transit, etc. Il n'est donc pas surprenant de le retrouver à St-Polycarpe, chapelle funéraire, à la fin du XIème siècle.

(2) Cf. P. Deschamps, *op. cit.*, pp. 16 et 55.

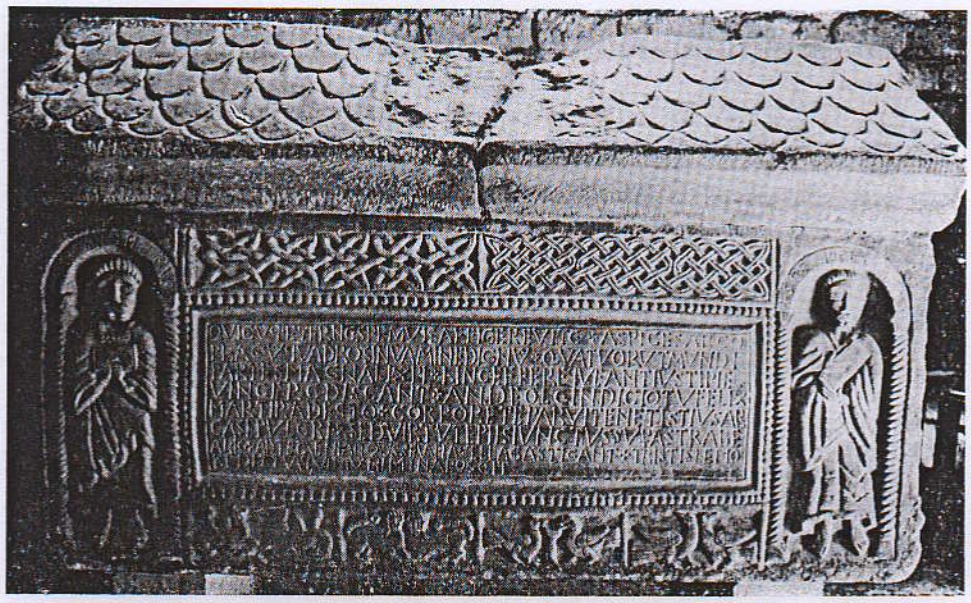


Fig. 1 - *Le sarcophage de St-Andéol. Face romane* (XIIème siècle)

Il est donc très probable que ce soit l'évêque Léodegaire qui ait fait exécuter le décor chrétien du sarcophage au moment où il installait celui-ci dans l'église nouvellement bâtie.

Ce décor occupe le revers de la cuve antique, seule face dépourvue de sculpture à l'origine et par conséquent disponible pour le ciseau du sculpteur médiéval. Ce dernier s'est bien gardé de retoucher ou de mutiler la face païenne, cependant bien visible à l'époque puisque l'inscription invite le fidèle à « régarder ce tombeau orné sur ses quatre faces pour annoncer au monde les merveilles du Christ ». Faut-il voir dans ce respect une simple préoccupation historique, celle de « dater » non seulement le monument mais l'apostolat et le martyre de St-Andéol; ou plus sûrement la preuve de l'admiration que les sculpteurs romans éprouvaient devant les oeuvres antiques? Mais dans quelle mesure le décor de la face païenne a-t-il exercé une influence sur la composition romane? Sensible à la beauté de l'oeuvre antique, l'artiste roman a-t-il cherché à s'en inspirer? Le *titulus* renfermant l'épitaphe de *Tib. Jul. Valerianus* a certainement suggéré le cartouche rectangulaire contenant la longue inscription à la gloire du saint qui occupe le centre de la face chrétienne. Les caractères de celle-ci, magnifiquement gravés, répondent par leur « classicisme » à la noblesse de l'épigraphie antique. Le cadre en doucine de l'inscription romane reprend enfin le profil mouluré de la bordure du *titulus*. Mais là s'arrêtent les emprunts du sculpteur roman à l'oeuvre antique: quelques détails d'ornement; le reste lui échappe encore.

Cela suffit déjà pour situer l'exécution de ce décor avant la renaissance antiquisante qui caractérisera la sculpture romane rhôdano-provençale à partir du milieu du XIIème siècle.

C'est à des sources paléochrétiennes et carolingiennes en revanche qu'il convient de rattacher l'ornementation et l'iconographie de cette page sculptée, excellent témoignage de la permanence d'un styl archaïsant, prisonnier des vieilles formules, qui semble caractériser la première sculpture romane dans la vallée du Rhône.

L'inscription, gravée sur huit lignes, en belles capitales romaines, ne peut être antérieure au début du XIIème siècle; on y trouve en effet des lettres onciales: E, G et H; la ponctuation, les abréviations et la petite croix qui sépare les vers rappellent celles des inscriptions de la fin du XIème siècle et du début du siècle suivant étudiées par M. Paul Deschamps (1).

Le texte est composé en vers léonins, genre littéraire en vogue au début du XIIème siècle (2):

QVICVMQVE AETERNAE SPEM VIS AFFIGERE VITAE +
ASPICE SARCOPHAGVM | QVADRO SINVAMINE DIGNVM +
QUATUOR UT MUNDI PARTES MAGNALIA XPI +
HINC EFFERRE QVEANT JVSTI PIE | VINCERE DISCANT +
ANDEOLE INDICIO TV FELIX | MARTIR ADESTO +
CORPORE TE PARVI TENET ISTIVS AR|CA SEPVLCRI +
SED VIRTVTE PIIS JVNCTVS SVPER ASTRA BE|ARIS +
A)TE CONVENIANT QVOS SAEVA FLAGELLA CASTIGANT +
TRISTIS NEMO | REDIT TVA QVI MVNIMINA POSCIT.

« Vous tous qui placez votre espérance dans la vie éternelle, regardez ce sarcophage orné sur ses quatre faces, il est digne d'annoncer aux quatre parties du monde les grandeurs du Christ et d'apprendre aux justes à vaincre dans les combats de la foi. Tu es un exemple, ô Andéol, bienheureux martyr! L'enceinte de ce petit tombeau renferme ton corps, mais ton âme jouit avec les saints, au dessus des astres, de la félicité. Que ceux que de cruels fléaux châtient viennent à toi; il n'est aucun de ceux qui implorent ta protection qui ne s'en retourne consolé ».

Par sa forme et par ses caractères épigraphiques, cette inscription est à rapprocher de l'inscription commémorative de Garibert à Notre-Dame de

(1) P. DESCHAMPS, *op. cit.*, p. 35 et ss.

(2) Ces vers sont dits « léonins » du nom de Léonius, croit-on, religieux de St-Victor qui mit ce genre en vogue au début du XIIème siècle. Cf. DOM CLÉMENT, *Histoire littéraire de la France*, t. XII, pp. 241-242. En réalité, les vers du tombeau de St-Andéol ne sont pas de véritables vers léonins, puisque dans ceux-ci, outre la rime finale, il y a rime encore au second et quatrième pied, ce qui n'est pas le cas ici où il n'y a qu'une rime par ligne: ex. *Aspice sarcophagum quadro sinuamine dignum.*

Châlons près de Bourg-St-Andéol. Ce prieuré rural fondé sur un domaine donné par un certain Garibert aux chanoines de St-Ruf au début du XIIème siècle, conserve en effet, encastrée dans la façade de l'église, une longue dalle où est consignée en hexamètres léonins la générosité du fondateur (1). L'inscription de Notre-Dame de Châlons, antérieure à 1140, appartient à la même production que celle du sarcophage de St-Andéol; les lettres onciales y sont seulement plus nombreuses et les vers léonins plus élégants.

Fig. 2 - BOURG-ST-ANDÉOL, *chapelle Nôtre-Dame de Chalon: inscription d'Etienne Garibert* (XIIème siècle)

(1) Voici le texte de cette très belle inscription peu connue, publiée cependant en 1853 par le Ch. Paradis:

NONA DIES HABILIS MENSIS RVTILABAT APRILIS
CVM FVIMVS CERTI LETO STEPHANI GARIBERTI
OMNIA PRO CHRISTO LOCVLO DIMISIT IN ISTO
SIC BONVS IPSE BONIS DEDIT HIC SVA CVNCTA COLONIS
CANONE CANONICIS VIVENTIBVS ISTA CHALONIS
DONAT ET VT DONIS FAMVLENTVR IBI RACIONIS
DONET XPS EI DONVM SCE REQIEI AMEN.

« Le neuvième jour d'avril venait de luire lorsque nous acquîmes la certitude du trépas d'Etienne Garibert. Pour le Christ il laissa tout ce qu'il possédait en ce lieu. Ainsi, bon lui-même, il donna tous ses biens à des colons bons aussi. Il donna cette terre de Chalon aux chanoines vivant selon la règle, afin que, des fruits de cette donation ils puissent y servir (le Seigneur). Que le Christ lui accorde le don du saint repos. Amen ».

Sans être à proprement parler une charte lapidaire, cette inscription, aux reminiscences virgiliennes, est l'attestation de la donation du domaine de Chalon aux chanoines de St-Ruf établis en 1108 à Bourg-St-Andéol, par Etienne Garibert. Ce personnage paraît être décédé en pays lointain, peut-être en pélerinage, après avoir fait donation de ses biens à ses tenaciers et aux chanoines de St-Ruf. Ceux-ci fondèrent un prieuré et élevèrent une chapelle dont le premier desservant nous est connu par son épitaphe encastrée elle aussi dans le mur de l'église: III IDVS FEBR. OBIIT BARNVINVS PRIMVS PRIOR ET FVNDATOR HVJVS ECCLESIE.

Fig. 3 - *Sarcophage de St-Andéol; détail de la face romane: st-Polycarpe*

Sur le sarcophage, le cartouche mouluré est souligné d'une bordure perlée évoquant le grènetis des ouvrages d'orfèvrerie carolingienne. Aux deux extrémités de l'inscription sont creusées deux niches peu profondes, encadrées de colonnettes torsadés d'un dessin peu régulier. Elles sont surmontées de petits chapiteaux trapézoïdaux qui supportent un arc en plein cintre sur lequel est gravé le nom des personnages qu'elles abritent: à droite SCS. POLICARPVS (St-Polycarpe, le maître de St-Andéol selon le récit hagiographique); à gauche: SCS. BENIGNVS (St-Bénigne, son compagnon d'apostolat).

Les deux saints sont représentés debout, vêtus d'une tunique aux longues manches flottantes. tenant sur leur poitrine un évangéliaire. Leur silhouette trapue, à la tête forte, remplit exactement le cadre étroit de l'arcature. Le relief est faiblement marqué selon le procédé archaïque de taille « sur fond de cuvette ». Les plis des vêtements sont suggérés plus que modelés par longs traits incisés à la surface du marbre, mais le dessin en demeure maladroit. Les visages ronds et pleins, aux yeux globuleux, au menton saillant marqué par une raie médiane qui leur donne un air boudeur, sont peu individualisés en dépit du soin qu'a eu l'artiste de leur donner une coiffure différente: tonsure pour Polycarpe, couronne de franges pour Bénigne.

Leurs pieds nus semblent chaussées de sandales dont la courroie passe entre les orteils à la manière antique. Si le geste de St-Polycarpe tenant l'évangéliaire est assez bien rendu (fig. 3), celui de St-Bénigne est d'une

naïveté rare: deux bras minuscules sortent des manches de la tunique pour soutenir le livre posé transversalement!

La technique très élémentaire de ces bas-reliefs dénote un sculpteur peu habitué au traitement du marbre et à la représentation de la figure humaine; les reliefs sont mous et semblent s'inspirer de certaines oeuvres d'orfèvrerie « au repoussé » ou du travail de l'ivoire à l'époque carolingienne. En revanche, la composition, avec ses personnages sous arcades supportées par des colonnes torsadées, fait penser à une imitation malhabile mais émouvante dans sa naïveté de certains sarcophages paléochrétiens d'Arles, que le Moyen-âge roman vénérait pour avoir été les tombeaux de St-Genest, de Ste-Dorothée et de St-Honorat, aux Alyscamps (1). En s'inspirant de ces saints tombeaux, dans un but apologétique, afin de rattacher le monument à l'époque lointaine du martyre de St-Andéol, le sculpteur roman était sur la voie de la renaissance antiquisante du XIIème siècle.

Fig. 4 - *Eglise de Bourg-St-Andéol: épitaphe de l'évêque Bernouin* († 873)

L'inscription est surmontée d'un bandeau décoré de deux motifs d'entrelacs enfermés dans des cadres rectangulaires: à gauche une série de noeuds entrecroisés, à droite une natte de vannerie à deux brins. Ces motifs orne-

(1) Voir F. Benoit, *Les sarcophages paléochrétiens d'Arles et de Marseille*, en particulier le sarcophage d'*Hydria Tertulla* (tombeau de St-Genest, n° 2, p. 34; le sarcophage n° 9, dit « tombeau de Ste-Dorothée », p. 37; le sarcophage n° 10 (placé au-dessus de la porte de St-Honorat).

mentaux, de tradition carolingienne, rappellent la bordure de la pierre tombale de l'évêque Bernouin (873) ornée d'un très bel entrelac à trois brins (fig. 4). Leur présence confère d'emblée à cette face du sarcophage un caractère archaïque qui a beaucoup contribué à en vieillir l'exécution; mais il convient de remarquer que ces motifs sont fréquents dans la sculpture romane rhodanienne aux XIème et XIIème siècles; on en trouve à Viviers, à Alba, à St-Marcel d'Ardèche, et tout récemment à St-Pierre de Ruoms et à Vagnas (1).

Le bandeau inférieur est constitué de quatre panneaux rectangulaires disposés en frise et représentant des animaux affrontés, sculptés en méplat; on trouve successivement; deux dragons ailés, dans lesquels on a voulu voir le symbole du Mal et des persécuteurs du martyr; deux lions à la naïve crinière qui évoquent les forces surnaturelles; deux colombes tenant dans leur bec une graine au-dessus d'une coupe, symbole eucharistique; enfin deux oiseaux affrontés, peut-être des aigles, symboles de la « félicité céleste » évoquée par l'inscription.

Si tous ces motifs, au symbolisme obscur et déjà oublié au XIIème siècle, appartiennent au très vieux fond du répertoire paléochrétien, leur traitement et leur présentation dans de petits rectangles juxtaposés font penser à des modèles plus proches: le fameux « art des frises » du XIème siècle étudié par Henri Focillon (2). La première sculpture romane dans cette partie de la vallée du Rhône nous en fournit maints exemples, depuis les dalles ornées de la coupole de la tour de Viviers jusqu'aux panneaux de la frise de St-Restitut (3). Le sculpteur du tombeau de St-Andéol a simplement transposé un procédé couramment employé dans le décor monumental.

La face chrétienne du tombeau de St-Andéol nous offre ainsi un résumé assez significatif des caractères de la sculpture romane dans la vallée du Rhône moyen au début du XIIème siècle; n'y trouve-t-on pas la trace des quatre sources qui ont profondément marqué l'art chrétien de cette région: l'influence antique sensible dans la composition épigraphique; l'empreinte paléochrétienne qui a suggéré les personnages placés dans des niches; le souvenir du décor linéaire carolingien, éclatant dans le bandeau d'entrelacs; le reflet enfin de l'art des frises, perceptible dans la disposition du bandeau inférieur?

L'évêque Léodegaire et le clergé du Bourg ont-ils dicté ce décor archaïsant, afin de mieux rattacher le sarcophage à l'invention des reliques par Bernouin au IXème siècle? Nous aurions dans cette hypothèse un curieux

---

(1) U. Thévenon, *Le prieuré de Vagnas, les pasteurs de la garrigue*, 1967.

(2) H. Focillon, *Recherches récentes sur la sculpture romane en France au XIème siècle*, dans *Bulletin Monumental*, 1938, pp. 49-72; L. Grodecki, *La sculpture du XIème siècle en France. Etat des questions*, dans *L'Information de l'histoire de l'art*, 1958, n° 4, pp. 98-112.

(3) Emile Bonnet, *Les bas-reliefs de la tour de St-Restitut*, dans *Congrès Archéologique d'Avignon*. 1909, t. II, pp. 251-274.

exemple de « pastiche » carolingien exécuté à l'époque romane! Quoi qu'il en soit, cette oeuvre est un excellent témoignage du conservatisme artistique qui régnait dans la première sculpture romane rhodanienne aux alentours de 1120: cet art, encore prisonnier du passé, répète inlassablement les formules éprouvées des siècles antérieurs, non sans montrer cependant un intérêt manifeste pour la sculpture de l'antiquité (1). Mais nous sommes encore loin de cette fascination des oeuvres romaines que subiront bientôt les artistes romans du Midi, et dont l'esprit marquera si profondément le style de sarcophages plus célèbres, tels ceux de St-Guilhem (Hérault) et de St-Hilaire d'Aude (2).

ROBERT SAINT-JEAN

(1) Voir la récente mise au point de RENÉ JULLIAN, *Sculpture Lyonnaise et sculpture Viennoise à l'époque romane*, dans *Mélanges offerts à René Crozet*, Poitiers, 1966, t. I, pp. 563-568, ainsi que l'étude de VICTOR LASSALLE, *L'influence antique dans l'art roman provençal*, Paris, 1970.

(2) MARCEL DURLIAT, *La sculpture romane en Roussillon*, t. IV, L'oeuvre du Maitre de Cabestany, pp. 27-35, Perpignan, 1954.